



Composition (Masque nō), 1983, de Stéphane Mandelbaum. PHOTO LES ÉDITIONS MARTIN DE HALLEUX, PHILIPPE MIGEAT

Art/ Stéphane Mandelbaum repose en traits

Une mordante monographie revient sur la vie et l'œuvre de l'artiste belge disparu tragiquement à 25 ans. Où se révèle, au travers d'un travail en grande partie réalisé au stylo, sa hantise de la mort doublée d'une vitalité de création hors du commun.

«**N**i fleur ni couronne». On trouve, au détour des centaines de pages de la géniale monographie que les éditions Martin de Halleux dédie à l'œuvre de Stéphane Mandelbaum, un faire-part de décès griffonné de sa main, invitant, de la part de toute sa famille, à son propre enterrement fictif, en date du 15 septembre 1986. C'est quelques semaines avant sa mort, estimée au 1^{er} décembre, à Bruxelles, et la cérémonie réelle, le 8 janvier 1987. Mandelbaum avait 25 ans. Parasitant la mise en page imitée des avis funéraires, des petites foulées de gribouillis menaçant d'envahir la feuille, ces quasi-silhouettes minuscules, en désordre de bataille, qu'on retrouvera un peu partout, des dessins d'enfance aux derniers. Comme ce document parodique et macabre, une grande partie du travail de l'artiste est tracée au stylo bic bleu sur papier, hanté qu'il est par l'écriture (symboliquement autant

que matériellement), mettant sans cesse en tension et rapport, en identité ou en conflit, le mot et le dessin – des portraits, pour beaucoup, et puis des formes, figuratives ou désossées, dissoutes.

A travers l'espace du papier, de la toile, de la page, en compositions instables et risquées, c'est ainsi toute une variété de forces (historiques, sexuelles, biographiques, familiales) qui l'animaient et l'obsédaient. L'«œuvre» de Stéphane Mandelbaum, en tant que telle, est posthume, que sa disparition tragique a clôturé: elle l'était en partie, déjà, de son vivant, souvent revendiquée comme telle. Ici l'obsession pour la mort, doublée d'une vitalité évidente, débordante dans le trait, à pour affect fondamental, et pour cause, non la tristesse, mais la violence: «Je pense beaucoup au rêve amer qui me tourmente.»

Rage et sacrilège. On sent, en s'abîmant dans ces pages, que la vieille forme du livre, objet à caractère infini, à la fois sacré et maniable, va bien à l'œuvre de Mandelbaum, qui appelle à l'inventaire gigantesque, à l'accumulation délirante, chargée de pensée, dictant son ordre bien à elle. Un peu hagiographique aussi, dans le bon sens du terme: disposé à rétablir, une bonne fois, la vérité de la légende, à offrir quelques bornes au mythe, en recueillant, comme l'ont fait ici Bruno Jean, directeur d'ouvrage, ou l'écrivain Gilles Sebhan (auteur ailleurs d'un très beau récit enquêtant sur la vie du même, Mandel-

baum ou le rêve d'Auschwitz), les témoignages directs des parents et des proches. Mais, trouant à chaque page la succession du catalogue raisonné et de la biographie de l'ange noir, chaque œuvre au singulier hurle de rage, d'humour, de sacrilège et d'invention. Tel, à 15 ans, en 1976, cet autoportrait, huile sur toile, pendu à un crochet de boucher, ouvrant les jambes pour exposer son sexe castré dans une explosion de sang rouge. C'est que, fils d'un peintre, Arié, directeur de l'école d'art d'Uccle, et

d'une dessinatrice, Pili, il se forme et s'affirme très jeune – l'ensemble de son œuvre conservée semble bien raconter aussi un apprentissage en cours, une éducation continuée, artistique et littéraire, dont témoignent les nombreux portraits, par fascinations successives, d'artistes et d'écrivains – Francis Bacon, Pasolini, Rimbaud, Kafka, et le déterminant Pierre Goldman. On assiste à son évolution, par absorption directe, brutale, et rendue, déchargée en urgence sur papier, de ce qui l'entoure et le cerne – l'art, autant que la



Stéphane Mandelbaum, en 1978. LES ED. M. DE HALLEUX, P. THOMA

réalité – jusqu'au silence des derniers temps, où il se détourne de son travail pour poursuivre des activités plus directement criminelles, de cambriolages en braquages, qui précipiteront son destin. Réclamant son dû pour le vol d'un Modigliani déclaré faux, il est assassiné par ses complices, de sa propre arme, sous le pont des Grands-Malades à Bruxelles, où son corps est retrouvé un mois plus tard par des enfants.

Murmure des fantômes. Le critique Leo Bersani écrit quelque part que rien n'est plus dangereux pour un artiste, que d'être obsédé par l'échec, à l'habituelle peur de rater se substituant l'angoisse de ne pas échouer, importante dimension de l'art du XX^e siècle, son «rater mieux» du slogan de Beckett. Et si l'histoire de l'art le compare aujourd'hui à Basquiat ou à Martin Kippenberger, pour Stéphane Mandelbaum, l'injonction venait du murmure des fantômes, spectres du judaïsme de son ascendance directe, celui des survivants, résistants, victimes, des héros et des morts. La Shoah, hantant sa vie, hante son œuvre, envahissant en permanence la feuille, corrodant la toile: des deux *Rêve d'Auschwitz*, puissamment sacrilèges, aux portraits de Goebbels et Himmler, et au grand portrait de son père, *Kishmatores!*, aux marges blasphématoires, érotico-nazies, saturées d'insultes antisémites. «Je fus pris du goût de l'action, envahi du rêve et du désir de l'histoire, et je voulais que cette histoire soit de violence, m'y libérer de la meurtrissure d'être juif», écrivait Goldman, lu et relu sans trêve.

Pilier de son art de la provocation, c'est son virilisme féroce, phallique, sans retenue. Les femmes sont sexualisées, leurs images livrées absolument au domaine de la pornographie; celles des hommes, admises dans la sphère du portrait, au royaume de la ressemblance. Voir, en contrechamp du père en buste, ce coup de génie ambigu, étrange: le seul portrait de sa mère Pili représentée, isolée, la prothèse de jambe qu'elle porte, sa couleur chair artificielle. Dans le monde d'après la tendresse, toute déclaration d'amour est une déclaration de guerre. Tout tracé, tout contour est, non pas une caresse, mais un coup d'éclair: il y en a mille dans ces pages qui rassemblent, pour nous la légèrer, une œuvre dispersée aux quatre coins, irradiant de sa lumière hardcore, tremblante, allumée aux cendres de l'histoire, qui brûle encore.

LUC CHESSEL

STÉPHANE MANDELBAUM, UNE MONOGRAPHIE éd. Martin de Halleux, 592 pp., 59 euros.